



I've written this story as an immediate response to the murder and arrest of anti-government demonstrators all over Syria—and elsewhere in the Arab world. It's a work of fiction based on the characters in [my series of Palestinian crime novels](#). But real people are still being killed.

J'ai écrit cette nouvelle pour réagir à chaud au meurtre et à l'arrestation de manifestants anti-gouvernement en Syrie – et ailleurs dans le monde arabe. Il s'agit d'une œuvre de fiction basée sur les personnages de [ma série de romans policiers palestiniens](#). Mais les assassinats, eux, sont bien réels...»

Transe à Damas

Une histoire d'Omar Youssef

Matt Rees

Traduction de Catherine Dô-Duc
pour [leblogdupolar.com](#)

Avant même le premier tir, la foule avait commencé à désertir la vaste arcade couverte du Souk Hammidiyye. Omar Youssef perçut sur le visage de ceux qui se pressaient pour quitter le marché ottoman avant de s'éparpiller dans les allées environnant la mosquée Ummayyade une expression de peur pire encore que la terreur. On les dirait dégoûtés d'eux-mêmes, se dit-il. Eux qui pensaient qu'enfin ils commençaient à avoir le courage de marcher vers les problèmes, et plus de les fuir.

Trois rafales, là-bas, derrière la vieille gare de chemin de fer de Hejaz, un lointain bruissement d'indignation, comme si la foule était un vieil homme dérangé par ses enfants pendant sa sieste.

«Ça descend». Khamis Zeydan prit le coude d'Omar Youssef et l'attira hors du soudain flot humain. Ils s'abritèrent sur le seuil d'une échoppe où l'on vendait des graines et des racines censées redonner à l'homme sa virilité.

« Toutes ces années, c'est nous autres Palestiniens qui avons fait les émeutes, » dit Omar Youssef. « C'est notre première journée à Damas, et voilà ce qui arrive, ici ! »

Un tir, plus proche cette fois, en provenance de la rue al-Thawra, et une des vitres teintées en jaune qui formaient la voûte de l'arcade vola en éclats. Tous les visages étaient calmes, sérieux, et pourtant on avait dû crier, car on avait l'impression que la foule était littéralement soulevée et transportée par un courant de bruit.

Le commerçant attrapa un long crochet pour fermer son rideau. « Je dois fermer, *ustaz*. » Omar Youssef s'écarta et le métal se déroula. Il regarda furtivement le commerçant. À peu près son âge, pas loin de soixante ans, quelque chose de familier dans ses pommettes hautes, malgré sa barbe blanche et mousseuse. Au moment où il s'agenouillait pour fixer le cadenas, il fut frôlé par la foule, et il n'eut pas plutôt sorti la clé qu'il se releva avant de détalier à toutes jambes.

Un tourbillon de panique se déclencha autour d'Omar Youssef et de Khamis Zeydan, les pressa contre les poitrines, les dos et les épaules de ceux qui les entouraient, si bien que leurs pieds touchaient à peine le sol. Impuissants, ils glissaient d'un groupe de corps à l'autre, mêlant les odeurs de différentes sueurs, attentifs aux cris de colère inutiles, qui ressemblaient aux aboiements de chiens hurlant à la lune.

Quand la foule les recracha dans une allée, Khamis Zeydan alluma une Rothmans. « Je n'avais pas couru aussi longtemps depuis l'Université. »

« Espérons que ce sera la seule partie de notre vie d'étudiants qui se reproduira lors de cette réunion, » dit Omar Youssef. « Tu te rappelles comment j'étais à l'époque. »

« Détends-toi. Tu ne bois plus. » Khamis Zeydan souffla la fumée grise par le nez. « On ne peut pas rester là. Le *mukhabarat* pourrait bien pourchasser les émeutiers jusqu'ici. »

Omar Youssef appuya une main tremblante sur le mur en vieille pierre. Il se demanda s'il avait touché ce même emplacement du temps où il était étudiant à l'Université de Damas. Peut-être en 1969 avait-il posé ses doigts à cet emplacement exact. C'était exactement le genre d'endroit tranquille où il se serait arrêté pour vomir son alcool.

Si seulement toutes les choses qui m'ont empoisonné pendant toutes ces années pouvaient être aussi facilement éliminées.

Il grogna de douleur au moment où sa sciatique se fit ressentir dans sa jambe droite, et suivit Khamis Zeydan sous l'allée couverte. La cigarette de son ami le fit tousser, mais l'odeur lui permit de suivre le sillage de son compagnon alors qu'il trébuchait dans le noir.

Ils rentrèrent à leur hôtel en passant par la Mosquée Suleimaniyye, après un long détour par le nord. Ils passèrent près de la tombe de Saladin et des grands portiques de la mosquée Umayyad. Les pèlerins iraniens, avec leurs femmes drapées de noir, s'étaient protégés de la foule galopante près du mausolée de Hussein, fils du calife Ali, premier des Chiites, dont la tête était enterrée là. Après la Porte du Paradis qui traversait la muraille de la vieille ville, ils passèrent l'étroite rivière Barada. Omar Youssef se pencha pour la regarder. L'eau s'écoulait en un filet épais et boueux, dans son lit de béton. Son sang était aussi visqueux qu'elle, sa langue aussi sèche.

Dans le hall du Sémiramis, le panneau d'affichage annonçait : « Bienvenue à la réunion de la promotion 196 de l'Université de Damas. Programme du soir : dîner et danses soufi. » Omar Youssef respira bruyamment et frissonna sous l'air conditionné. Khamis Zeydan alluma une cigarette et se baissa pour ramasser le numéro tombé du panneau. Il le remit à sa place, à la fin de l'année de leur promotion.

«Mille neuf cent soixante-neuf», dit-il. « Tu te rappelles, tu étais brun et tout bouclé, comme Charlie Chaplin !

« Oui, tu me l'as déjà dit. » Omar Youssef caressa la mèche blanche qu'il ramenait sur sa tête pour masquer sa calvitie. Il retira sa main : elle était en sueur. «Je ne suis pas le seul à avoir changé. »

«Bien sûr que non. Je ne m'en sors pas mieux que toi. J'ai eu une main emportée par une grenade, et des bouts de schrapnel dans tout le corps, et en plus je suis diabétique. Je suis bien sûr que parmi tous les anciens camarades, il y aura quelques ventres ronds sous les costumes bien propres. »

«Ce n'est pas ce que je voulais dire.» Omar Youssef posa son doigt sur le mot « soufi » du panneau d'affichage. « J'ai vu Tayyib al-Jamali dans le souk. »

Khamis Zeydan écarquilla ses yeux bleu clair. « Par Allah, où ça ? »

«Quand la fusillade a commencé, nous nous sommes réfugiés devant sa boutique. C'était lui qui fermait son rideau. Je savais bien que ce visage me disait quelque chose, mais il est parti si vite»

«Finalement, ça n'est pas surprenant. La boutique est juste à côté de la mosquée soufi. »

«La Mawlawiyye.»

«Oui, celle qui a un fez en haut du minaret, au lieu du croissant. Allons prendre un café. » Khamis Zeydan monta l'escalier jusqu'aux salons. Il s'assit dans un long canapé carré au design suranné, qu'Omar Youssef aurait plutôt imaginé en Europe, au temps où l'OLP était encore courtisée par de célèbres actrices de cinéma. « Tayyhib al-Jamali. En tout cas, il ne sera pas à la réunion. »

«Bien sûr que non. Il n'a pas passé son diplôme.» Omar Youssef s'effondra sur le canapé et il eut l'impression que son derrière allait toucher le sol. Ses genoux craquèrent, et une violente douleur brûla sa jambe raide.

Khamis Zeydan alluma une cigarette. « Non, il a eu son diplôme ailleurs. »

«Ah oui ?»

«À la prison de Mazzah. C'est là que je l'ai rencontré, au début des années soixante-dix, quand le père d'Assad m'a mis au frais. Le pauvre type. »

«Ils t'ont mis avec les Soufis ?»

Khamis Zeydan leva deux doigts pour demander deux cafés au serveur et, désignant Omar Youssef, il précisa : «Sans sucre pour lui.»

«Mais pourtant, tu étais...»

«Plus dangereux que lui ? En fait, pendant un moment, je me suis trouvé du mauvais côté, parce qu'Assad en voulait terriblement au Vieux. Mais les gardiens savaient que je travaillerais avec eux dès que la dispute serait finie. Avec Tayyib, c'était autre chose. »

«Au nom d'Allah, qu'y a-t-il donc de si dangereux chez les soufis ? C'est ridicule. »

«Quand le dirigeant vient d'une minorité comme les Alawwi, tous les autres groupes constituent une menace. Même si tout ce qu'ils veulent, c'est tourner sur eux-mêmes et réciter de la poésie, comme les soufis. »

«Au moins, il n'est plus en prison. »

«Non, mais il vend des aphrodisiaques sur le souk ! Je préférerais pourrir dans une cellule brûlante que de vivre une telle humiliation. Il semble que les soufis soient bien vus en ce moment. D'ailleurs, il y a des danses soufi au programme ce soir. »

«Oui, je m'en réjouis.»

Khamis Zeydan se crispa. Omar Youssef suivit son regard et vit un homme mince, le cheveu noir et rare, qui traînait dans le salon, avec aux lèvres un sourire qui faisait penser à un secret de croque-mort.

« Est-ce que c'est... ? » dit Omar Youssef.

Khamis Zeydan se leva. « Le fils de pute. »

«—Laith al-Atrash ?»

L'homme était maintenant debout devant Omar Youssef. Il sentait le savon médicinal et le cognac. Omar Youssef eut beau lutter, le canapé spongieux l'aspirait en position assise. Laith al-Atrash lui effleura l'épaule et rit. « Ne te lève pas, Omar. Je suis content de te voir.» Il tendit la main. Omar la serra comme s'il soupçonnait l'homme de porter une bague électrisante.

Le serveur apporta les cafés et les posa sur la table. Khamis Zeydan regarda les minuscules tasses et caressa sa moustache tachée de nicotine comme si on lui proposait un vomitif.

Laith saisit les revers de la veste de Khamis Zeydan entre ses doigts fantomatiques et l'embrassa trois fois. « Abu Adel, bienvenue à Damas. J'espère que vous vous y sentirez comme à la maison, en famille.» Sa joue était de couleur blanc bleuté, et la barbe de trois jours qui y courait semblait avoir été retouchée au fusain.

Il approcha une chaise du canapé et s'assit, puis se pencha vers Omar Youssef. Il tendit le bras et toucha le genou d'Omar Youssef. Il faisait glisser ses doigts d'avant en arrière, si bien qu'on avait l'impression qu'ils bougeaient sous la peau. « Cela fait si longtemps, Abu Ramiz.»

«Pas assez longtemps.» Khamis Zeydan restait debout. Il semblait trembler sous l'effet d'une énergie qu'il avait du mal à réprimer.

Laith rit et agita son doigt vers l'ami d'Omar Youssef. « Ne sois pas comme ça ! Faisons la paix. Dites-moi, mes vieux camarades de fac, qu'avez-vous fait toutes ces années, depuis la dernière fois ? »

«Tu n'as qu'à regarder tes dossiers.» Khamis Zeydan se râcla la gorge. Omar Youssef lui fit signe de se calmer et de s'asseoir. « Abu Adel est chef de la police à Bethléem », dit-il à Laith. « Quant à moi, je suis principal dans une des écoles des Nations Unies, dans le camp de Dehaisha. »

« Et toi, tu fais toujours partie de ces putains de *mukhabarat* », dit Khamis Zeydan.

«Si je suis de la police secrète, comment le sais-tu ? » Laith ouvrit largement les bras et, toujours souriant, se tourna à 180°, comme s'il jouait devant un vaste public. « À moins que toi aussi tu ne fasses partie des *mukhabarat*. »

«C'est comme ça que ça marche en Syrie. La police secrète vit au grand jour, donc tout le monde se demande s'il n'y a pas dans la famille ou au travail d'autres agents qui font le vrai travail d'information.

Laith tapa dans ses mains comme si on venait de lui raconter une bonne blague. Khamis Zeydan jura dans sa barbe et se dirigea rapidement vers les ascenseurs.

«Il faudrait qu'il oublie ce qui s'est passé», dit Laith à Omar Youssef d'une voix triste et en fronçant les sourcils. « C'était il y a longtemps...»

«Que veux-tu dire ?»

Le Syrien haussa les épaules sous son costume bleu mal coupé. « C'était en 1971, par là...»

«Et... ?»

«Je lui ai tiré dans le dos.»

Omar Youssef savait que Khamis Zeydan s'était fait tirer dessus après avoir quitté les prisons syriennes, alors qu'il se dirigeait vers Beyrouth pour y rejoindre d'autres combattants de l'OLP. Cela s'était produit pendant les combats qui opposaient les groupes de résistants et les services secrets arabes, après que les organisations palestiniennes avaient été expulsées de Jordanie. « C'était toi ? »

«Oui, J'étais en mission. Ils savaient que je le reconnaîtrais, puisque nous étions allés à l'université ensemble..»

«Tu étais censé le tuer ?»

Laith leva la main, la paume vers le bas, et l'agita. « Peut-être que oui, peut-être que non. Mais je suis content de voir que tu es plus enclin au pardon, Abu Ramiz. »

«En fait je n'arrive pas à m'extirper de ce siège, sinon je serais parti avec mon ami.»

Laith se leva et hissa Omar Youssef hors du canapé en l'attrapant par le poignet avec une force étonnante pour quelqu'un de si mince. « Tu n'es pas en forme, cher vieil ami. Qu'Allah t'apporte la santé.»

Omar Youssef s'éloigna.

«Tu as peur que je te tire dans le dos ? » ironisa Laith.

«Cela fait bien longtemps que tu m'as fait tout le mal possible.» Omar Youssef désigna la rue, où des groupes de jeunes gens s'éloignaient des manifestations au pas de course. « En plus, toi et tes *mukhabarat* avez d'autres objectifs aujourd'hui. »

«Ces criminels ? Ils ne feront pas long feu.»

«Les criminels sont ceux qui ouvrent le feu sur des hommes qui veulent une vie meilleure. »

Laith agita le doigt et jeta un œil noir à Omar Youssef. « J'aurais dû t'apprendre à vivre à toi aussi, il y a bien longtemps. Tu es toujours la même grande gueule impétueuse qu'à l'époque de notre séminaire de politique. Tu vois ce qui est arrivé...»

Omar Youssef revint à la table basse. Il sentait monter cet afflux incontrôlable d'adrénaline qui était le signe d'une de ses crises de colère. Il savait que cela lui resterait bien après avoir quitté Laith, il savait aussi qu'il allait regretter ses paroles, quelles qu'elles soient, mais il avait toujours été incapable de se contrôler.

«Tu m'as fait chanter quand nous étions étudiants, mais aujourd'hui tu n'as plus rien sur moi,» dit-il.

«Une fois qu'il t'a fait chanter, le maître chanteur te tient pour la vie. Tu sais ce que tu as fait. Mais veux-tu vraiment que ton vieux copain colérique, le chef de la police, soit au courant aussi ?»

Omar Youssef se remémora ce sentiment de contrainte qui l'envahissait lorsqu'il était étudiant, à chaque fois que Laith exigeait des informations sur les autres factions politiques. Il essayait d'en dire le moins possible, mais il fallait bien le satisfaire. Déjà à l'époque, Laith était un informateur des *mukhabarat*, et Omar Youssef sortait à peine des geôles jordaniennes. La menace d'expulsion de l'université et d'exil sur la Rive gauche était bien réelle. «Les charges qui pesaient contre moi en Jordanie avaient été montées de toutes pièces par des opposants politiques de Bethléem. »

« Je savais cela, mais je ne vois pas pourquoi ça m'aurait empêché de m'en servir pour te forcer à travailler pour moi. Depuis quand la vérité a-t-elle quoi que ce soit à voir avec la politique arabe ? »

Un coup de feu retentit près de la mosquée Suleimaniyye.

«À l'époque sans doute. Mais c'est peut-être différent aujourd'hui. » Omar Youssef se dirigea vers l'ascenseur. Il se retourna vers le salon pour montrer à Laith qu'il n'avait pas peur de lui, mais l'agent s'était déjà installé à une table pour saluer d'autres vieux camarades.

Encore un coup de feu, et les jeunes dans la rue se mirent à courir. Les portes de l'ascenseur se refermèrent sur Omar Youssef.

Pendant toute la montée vers l'étage de sa chambre, le silence lui parut glaçant.

Peut-être n'est-ce pas seulement parce que Laith n'écoutait pas que tu as perdu ta langue, se dit-il. Tu as encore peur.

La nuit tomba sur le Mont Qasioum. Omar Youssef noua sa cravate et, de la fenêtre de sa chambre, regarda les escarpements sableux au clair de lune. Il plissa les yeux pour mieux voir les saints qui, selon la croyance musulmane, priaient à tour de rôle sur la montagne, chaque nuit, et il sourit. *On dit aussi que c'est là que Cain tua Abel, pensa-t-il. Il me suffit de regarder dans cette rue pour que tout recommence devant mes yeux.*

Le palais présidentiel, bâti sur l'arête de la montagne, était bas et carré. Omar Youssef imagina le jeune Président en train de regarder sa ville, de tout là-haut, à l'endroit même où le meurtre avait été inventé. *Ressent-il de la peur ou de la haine ? se demanda-t-il. Non, en fait il est calculateur. Il joue une partie de backgammon avec chaque Syrien, mais il est le seul à compter les chiffres sur le dé.*

Il se rendit à la chambre de Khamis Zeydan. Le chef de la police de Bethléem ouvrit sa porte à la volée. Il buvait du whisky dans un verre à dents en plastique. Une chaîne d'information du Golfe marchait à plein volume. « Pourquoi tu t'es mis sur ton trente-et-un ? »

«La réunion, tu n'as pas oublié, quand même? » Omar Youssef referma la porte.

Khamis Zeydan vida son gobelet et désigna l'écran de télévision. « Ca va être annulé. Rien qu'aujourd'hui, il y a deux douzaines de morts.»

Omar Youssef rougit de honte. Khamis Zeydan posa la main sur son poignet. « Ne t'en fais pas. Tu n'y as pas pensé. On est venus de loin rien que pour ça, mais il vaudrait mieux qu'on se contente de dîner au restaurant. »

«Je n'y ai pas pensé...» bégaya Omar Youssef. «Je voulais voir les danses soufi au restaurant ce soir. »

«Si tu as envie de voir quelqu'un tourner en rond, je n'ai plus qu'à remplir ma flasque d'alcool... »

Ils sortirent de l'ascenseur et se retrouvèrent dans le hall. Les autres anciens de la promotion étaient rassemblés près de la porte tournante, embaumant la fumée de cigarette et l'eau de Cologne. L'un d'eux fit signe à Khamis Zeydan et désigna sa montre d'un air pressé.

«On dirait bien que tu n'es pas le seul à avoir envie de voir la danse», dit Khamis Zeydan.

La pensée de tous ces morts pesait amèrement sur Omar Youssef. Il resta en marge du groupe et ignora les conversations bruyantes lorsqu'ils se dirigèrent vers le minibus.

Ils passèrent devant la gare de Hejaz. Omar Youssef chercha des signes de la fusillade. Tous les vingt mètres, un mince soldat de la Garde révolutionnaire se tenait sur le trottoir. Leurs bérets rouges inclinés sur le front, ils portaient des fusils d'assaut en travers de la poitrine.

«J'étais là lors de la mort du président, en 2000.» dit Khamis Zeydan. « Ils avaient sorti la Garde aussi ce jour-là. »

«Qu'est-ce que ça veut dire ?»

«Soit ils craignent de perdre le contrôle, soit ils veulent rappeler à tout le monde qu'une telle chose est impossible. »

«Comment cela ?»

Kamis Zeydan prononça silencieusement le mot *Hama*. Le père du Président avait fait tuer 20 000 personnes à cet endroit même, trente ans auparavant. Pour réprimer une révolte, et pour décourager tout soulèvement futur.

Omar Youssef observait les rues silencieuses et les soldats qui prenaient appui sur un pied, puis sur l'autre, et il se murmura le nom de cette malheureuse ville.

Ils descendirent du bus à l'entrée du souk Medhat Pasha, puis prirent les rues étroites, chaque coin de rue évoquant un souvenir.

«Là, c'était le café où les *hakawati* racontaient leurs histoires», dit Omar Youssef.

«Les conteurs sont toujours là», dit Khamis Zeydan. «Mais aujourd'hui c'est réservé aux touristes. Les Syriens préfèrent la télévision.»

Arrivés au Moawiyye Palace, ils prirent place sur des divans bas, disposés le long de murs voûtés en pierre noire. Un serveur en pantalon blanc et veste brodée déposa devant eux un plateau de cuivre sur un châssis en bois : salade d'aubergines au persil, houmous, labaneh, et fromage frit.

«*Muhammara*.» Khamis Zeydan tendit vers le bras vers la crème rouge de piments forts, noix hachée, ail et huile d'olive, la goûta sur une languette de pain plat, puis la passa à Omar Youssef. La bouche pleine, il dit : «C'est bon, très bon.»

Omar Youssef fit non de la main. Ce soir, il n'était pas certain de retrouver son appétit.

Les derniers invités – les locaux, ceux qui étaient restés à Damas après leur diplôme – arrivèrent. Laith al-Atrash défila devant les divans, serrant les mains et embrassant tout le monde sur les deux joues. Arrivé à Khamis Zeydan, il comprit que ce dernier ne voulait pas lui serrer la main, et se saisit de la prothèse qui remplaçait la main gauche, emportée par une grenade pendant la guerre civile du Liban. «Je te serre la prothèse», murmura-t-il tout en résistant à Khamis Zeydan qui essayait de retirer son bras. «Il y a là autant de vie qu'il t'en resterait si j'avais su tirer droit.»

Choqué, Khamis Zeydan s'effondra. *Il ne savait pas que c'était Laith qui lui avait tiré dans le dos*, se dit Omar Youssef. Le Syrien attrapa la joue d'Omar Youssef entre le pouce et l'index, la pinça puis continua son chemin pour saluer les invités suivants, appuyés sur leurs coussins. Omar Youssef toucha le coude de son ami pour le rassurer.

«J'aurais dû tuer cette ordure quand nous étions étudiants», murmura Khamis Zeydan.

Omar Youssef retira sa main. «Et à part ça ?»

Khamis Zeydan fronça les sourcils, interrogateur.

«Ce type représente quelque chose de pourri, et notre seule réponse est de le tuer ?»

«Qu'attends-tu de moi ? Tu connais ma vie...»

«Je pensais que tu avais commis ton quota de meurtres dans les années 80.»

«Je l'éliminerais, rien qu'en souvenir du bon vieux temps.»

Omar Youssef poussa la petite assiette de *muhammara* vers son ami. «Mange, calme-toi.»

Khamis Zeydan saisit sa flasque dans la poche de sa veste de sport et la porta à ses lèvres.

«À ta double santé,» dit Omar Youssef.

Réagissant au sarcasme, Khamis Zeydan. «Et c'est toi qui me dis de me calmer !»

La pièce s'emplit de fumée de cigarettes et de l'écho des conversations. Les serveurs débarrassèrent les salades et apportèrent des plats de viande grillée, de kebabs d'agneau en brochettes et de délicates bandes de shish taouk, ce poulet imprégné d'huile d'olive et de jus de citron. Omar Youssef restait silencieux, perplexe devant la bonne humeur de ses anciens compagnons. *Ont-ils, comme moi, oublié temporairement les massacres de rue d'aujourd'hui ?* se demandait-il. *Peut-être que cela ne fait pas de différence pour eux. J'ai*

toujours eu tendance à attendre du monde qui m'entourne plus que ce qu'ils n'en espèrent. Ils se contentent de prospérer au milieu de l'imperfection.

Trois danseurs arrivèrent et la conversation baissa d'un ton. Quatre musiciens suivirent, portant des robes brunes en poil de chameau. Ils s'assirent sur des coussins placés sur un tapis bas, près du mur. Chaque soufi portait un justaucorps blanc et une longue jupe blanche retenue à la ceinture par un large foulard écarlate. Chacun était coiffé d'un haut fez brun.

Les danseurs arboraient des moustaches bien taillées et des visages placides. Ils se placèrent aux trois pointes d'un triangle et mirent leurs mains en place, les bras croisés pour montrer qu'ils renonçaient aux choses de ce bas monde et ne désiraient rien.

Un des musiciens commença le *sema*. Les petites pièces métalliques accrochées à ses doigts pinçaient les cordes lâches du ganoun qu'il tenait à plat devant lui. Les autres le rejoignirent : oud, tabla et flûte shebahah.

Les danseurs fermèrent les yeux et, comme s'ils tournaient autour d'une barre verticale, se mirent à virevolter sur eux-mêmes. Leurs jupes se soulevaient avec le mouvement, de telle sorte qu'ils avaient l'air de flotter au-dessus du sol. Ils levèrent une main, la paume vers le haut, pour accepter l'amour d'Allah, et dirigèrent l'autre vers le sol, pour symboliser leur lien spirituel avec les gens de la terre à qui ils communiquaient ce qui leur était envoyé par le ciel. Ils penchèrent la tête sur le côté, sur l'épaule, dans une position qui signifiait qu'ils avaient commencé à converser avec les anges.

Omar Youssef avait toujours aimé la danse soufi. Elle lui donnait l'impression que les danseurs avaient su vaincre toutes les limites physiques qui l'avaient affecté, lui, à tous les moments de sa vie. Ils tournaient, les yeux fermés, calmes, imperméables au son des conversations qui commençaient à reprendre dans la pièce, ils poursuivaient leur rotation, avec leurs mouvements doux, sûrs, le pied droit tournant pour les mettre en mouvement, le pied gauche pivotant sur place.

Puis il regarda plus loin, vers les musiciens. Ils étaient plus âgés que les danseurs. Sans aucun doute, eux aussi avaient dansé quand ils étaient plus jeunes.

J'ai vécu en transe, comme ces soufis tourneurs, pensa Omar Youssef. J'ai adoré l'histoire et aux livres. J'ai oublié les malheureux jeunes gens qui sont morts aujourd'hui parce que je voulais passer une bonne soirée. De la même façon, j'ai souvent fermé les yeux devant les choses terribles qui se passaient autour de moi, dans les états arabes. Je danse dans la poussière.

Puis il éprouva un choc : le musicien qui jouait des tablas était Tayyib al-Jamali. L'épaisse barbe blanche, la peau claire, les pommettes hautes qu'il avait observées devant la boutique, l'après-midi même. Les doigts de Tayyib, parfaitement en cadence, ondulaient sur la peau de chèvre tendue. Il avait les yeux fermés.

Omar Youssef toucha la main de Khamis Zeydan. Il dirigea son regard vers les musiciens.

« C'est lui. C'est Tayyib. »

« Le fils de pute. En voilà une coïncidence. »

Le rire de Laith al-Atrash rompit le calme. Tayyib ouvrit un œil et regarda l'homme des *mukhabarat* avec une expression de reproche cruel. Il rata un temps, puis sembla faire un effort pour se reconcentrer sur la musique. Laith tapa dans la main de l'homme qui se trouvait près de lui, échangeant avec lui une plaisanterie.

Omar Youssef se demandait si c'était Laith qui avait dénoncé Tayyib et avait causé son expulsion de l'université, voire son emprisonnement. Il fit signe au serveur et agita la main comme s'il tenait un verre vide. Le serveur fit un signe de tête et saisit une cafetière en cuivre posée sur une console incrustée.

Quelque chose de blanc traversa le champ de vision d'Omar Youssef à la vitesse de l'éclair . Il se détourna du serveur. Tayyib al-Jamali se leva, alors que les deux autres musiciens continuaient à jouer.

Le vieux soufi traversa le tapis, marchant avec précautions afin de ne pas perturber la rotation de la jupe du danseur.

«Par Allah, il a une arme.», dit Omar Youssef.

Tayyib s'arrêta devant Laith. L'homme des *mukhabarat* souriait, il profitait de sa soirée entre vieux amis. Il se tourna comme si l'homme en pantalon blanc n'avait aucune importance. Puis il vit l'arme et retomba en arrière, se saisissant des coussins brodés pour s'enfouir au milieu d'eux.

Tayyib tira trois fois. La musique s'arrêta. Le corps de Laith fut agité d'une brève secousse, puis s'immobilisa. Ses minces épaules glissèrent hors de sa veste de costume trop large au moment où il s'effondrait, sans vie, au pied des coussins.

Tayyibi jeta l'arme vers le mort. Son visage était aussi impassible que celui des danseurs quand ils parlaient aux anges. Il se dirigea vers la porte. Le serveur se tenait sur le côté, la cafetière à la main, poli, comme si l'assassin venait de lui demander une autre tasse de café.

Tous les hommes d'un certain âge qui se tenaient autour de la pièce s'immobilisèrent et regardèrent le corps de Laith comme s'ils craignaient un dernier mauvais tour de la part de l'agent de la police secrète. *Nous avions tous peur de lui quand nous étions étudiants*, pensa Omar Youssef. *Maintenant qu'il est mort, avons-nous moins peur ?*

D'un pas sûr, Tayyib descendit l'escalier. Les danseurs arrêtaient de tourner. Malgré leurs visages troublés et horrifiés, Omar Youssef fut frappé par leur position. Chacun d'entre eux tendait une main vers le ciel, et l'autre vers la terre.